

Imaginer le réel¹

La rencontre, dans la cure, d'un réel isolé, quasi non humain, d'un réel dénoué du symbolique, a des effets de totale étrangeté. On s'aperçoit alors que, dans une sorte de rupture d'un dialogue du *délire*², *l'Autre* de la parole a pu se réduire à *l'autre imaginaire*, en faisant disparaître la dualité entre *Autre* (de la parole, de la vérité) et *autre*, celui en face de qui le sujet se trouve comme étant sa propre image. À ce moment-là, l'imaginaire supplée à un symbolique qui défaille, laissant libre et fou le réel tout seul, dénoué de l'un comme de l'autre.

Ainsi a-t-on affaire, dans la psychose, à une face du réel qui ne se noue ni au symbolique (qui permettrait de le cerner) ni à l'imaginaire (qui permettrait de nous le représenter). « Tel que nous croyons le représenter, c'est-à-dire par l'imaginaire, le réel n'est lié que par une structure si nous posons que structure ne veut rien dire que nœud borroméen. Le réel est défini d'être incohérent pour autant qu'il est justement structure³. » Le réel, ajoute Lacan, est à l'opposé extrême de notre pratique, qui opère par le sens, c'est-à-dire par l'interprétation ; le réel est une idée, « une idée limite de ce qui n'a pas de sens⁴ ». Pouvons-nous pourtant rendre compte de notre pratique lorsqu'elle rencontre une incohérence du réel que ne tamponne plus l'imaginaire et que ne civilise plus le symbolique ? Si « on ne peut appréhender le réel qu'en tant que vidé de sens⁵ », comment soutenir une pratique qui se confronte à ce réel, une pratique où « les noms et les mots n'auraient pas de portée⁶ » ? Quelle place l'analyste peut-il occuper lorsqu'un réel (que rien ne noue) envahit le champ de la cure et rend indisponible, voire invisible, la place de l'objet *a* (dont faire le semblant⁷) ? N'est-ce pas à cette question que, bien après « La Troisième », au cours du quatrième des séminaires dits borroméens, répondait Lacan dans l'« Ouverture à la section clinique⁸ » ? Il y proposait de faire un petit schéma où l'imaginaire

¹ À partir d'une intervention prononcée lors de la « Journée clinique » d'Aix-en-Provence, le 14 mai 2011.

² J. Lacan, Le séminaire, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 13.

³ J. Lacan, séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, séminaire inédit, leçon du 8 février 1977.

⁴ J. Lacan, « Conférence de Bruxelles », 26 février 1977, publiée dans la revue *Quarto*, n° 2, Bruxelles, 1981.

⁵ J. Lacan, *L'insu...*, leçon du 8 février 1977.

⁶ *Ibidem*.

⁷ J. Lacan, « La Troisième », intervention au congrès de Rome en novembre 1974.

⁸ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », prononcé le 5 janvier 1977, *Ornicar ?* n° 9, 1977.

se continuerait dans le réel, pour donner corps à la Jouissance de l'Autre (JA) absente et interroger notre pratique face à l'incohérence du réel⁹.

Le cauchemar

Des années après la fin de sa cure, elle revient me voir pour me raconter trois cauchemars. Ces cauchemars surgissent dans un ciel devenu serein, et même heureux ; elle avait appris à apprivoiser son propre corps, comme la cure lui avait appris à le faire avec le langage. Réel (du corps) et symbolique (du langage) étaient donc noués, lui permettant de vivre dans un réel humain. Elle venait de tomber amoureuse (l'imaginaire pouvait maintenant se nouer aux deux autres). Les deux premiers cauchemars surviennent alors qu'elle dort seule, le troisième alors que l'homme dont elle est amoureuse dort à côté d'elle.

C'est chaque fois une présence menaçante, sombre, effrayante et muette, une présence qu'elle nomme d'un « il » : « il » est derrière la porte dont « il » tourne lentement la poignée sans l'ouvrir ; ou, pire encore, « il » est assis à côté d'elle sur le lit, dans le noir, masse informe, silencieuse, la faisant trembler d'épouvante. Dans le troisième cauchemar, elle décapite « tous » les hommes et les découpe ensuite en morceaux avec sa « belle petite hache brillante ».

Ce « il », n'est-ce pas plutôt, lui dis-je, une « Elle » primordiale, une mère primitive, une jouissance à refouler. Ne serait-ce pas un imaginairement réel¹⁰, soit du réel inclus dans l'imaginaire, le réel de la proximité d'une mère primitive inclus dans une figure de cauchemar ? Ou bien, s'agirait-il d'un réellement imaginaire, l'imaginaire d'une hallucination inclus dans le réel du regard, figurant la jouissance de l'Autre ? Le cauchemar, l'angoisse du cauchemar s'éprouve comme jouissance de l'Autre. Ce n'est pas son inexistence qui angoisse, ni ce qui serait une nostalgie (une nostalgie du maternel perdu), mais au contraire son imminence, l'imminence d'une présence fantastique : « le corrélatif du cauchemar, c'est l'incube ou le succube, cet être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance¹¹. » À la fois étrangère et trop intime, cette présence interroge le sujet : « c'est aussi un être questionneur qui se déploie dans l'énigme... »

⁹ Il indiquait un peu plus loin que « la clinique psychanalytique consiste à interroger les analystes sur leur pratique dans ce qu'elle a de hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé ». C'est sur cette indication que nous avons fondé les « laboratoires de pratique psychanalytique ».

¹⁰ J. Lacan, *L'insu...*, leçon du 15 mars 77. Le symboliquement réel, c'est du réel inclus dans le tore retourné du symbolique : l'angoisse. Le réellement symbolique, c'est du symbolique inclus dans le tore retourné du réel : le mensonge — c'est aussi le symptôme. L'imaginairement symbolique, c'est du symbolique inclus dans l'imaginaire : la poésie. Le symboliquement imaginaire, c'est de l'imaginaire inclus dans le symbolique : la géométrie. Posons que l'imaginairement réel, ce serait les cauchemars, et le réellement imaginaire, les hallucinations (Lacan est muet à ce sujet).

¹¹ J. Lacan, *Le séminaire, livre X, L'Angoisse*, leçon du 12 décembre 1962, Paris, Seuil, 2004, p. 76.

L'expérience *présubjective* du signifiant opaque qu'est l'énigme fait apparaître le sujet comme « su » par l'Autre réel, sans qu'il sache de quoi est fait ce « su », entre imaginaire et réel.

Ce n'est pas la première jonction imaginaire-réel (I-R) que je rencontre chez cette patiente. Une intervention d'analyste, dans la pratique de la psychose, ne peut porter sur le sens (symbolique-imaginaire S-I) ; le symbolique des mots est bien trop réel pour que l'imaginaire s'y raboute et constitue une équivoque signifiante. « On ne peut appréhender le réel qu'en tant que vidé de sens. Or notre pratique c'est le contraire, les noms et les mots ont une portée¹². » Que diable fait-on alors dans la psychose, où les noms et les mots n'ont pas cette portée du sens ? Toute intervention ne peut y porter que sur l'imaginaire, au moyen du réel du transfert (la présence de l'analyste, disait Lacan dans le *Séminaire XI*) ; ce réel, dit la patiente, c'est « la chair de votre voix ». Mettre en continuité le son (réel R de la voix) et le sens (imaginaire I de la chair) permet le simple enlacement de cette continuité R-I avec un symbolique S qui ne s'y nouant pas ne fait pas sens, mais qui constitue une sorte de réel du symbolique (particulier à la psychose). L'imaginaire de la chair se prolonge dans le réel de la voix, et le symbolique des mots ne se soutient que d'une équivalence (et non d'une équivoque) entre le son R et le sens I : R-I. Dans ce moment de la cure, la manœuvre de mise en continuité utilisait à la fois l'imaginaire construit dans la cure et le réel (celui du transfert, mais aussi celui du sujet) avec lequel il s'était construit.

Le petit schéma qui mettra en continuité, au regard de l'inexistence de la Jouissance de l'Autre¹³, imaginaire et réel, Lacan le dessinera dans les séances de l'*Insu* qui suivent l'« Ouverture », les 18 janvier et 8 février 1977. Pour donner corps à la $\bar{J}\bar{A}$ absente (mais l'est-elle dans la psychose, absente ?), le champ x (délimité par I et R) sera d'abord ouvert par coupure des ronds I et R, le rond I là où S le surmonte, et le rond R là où il surmonte S. C'est donc au beau milieu du symbolique qu'une fois rompus, R et I commencent de se prolonger l'un par l'autre. La continuité R-I n'est alors retenue que par la corde, droite infinie, ou anneau de S, qui l'empêche de filer en faisant un faux trou.

¹² J. Lacan, *L'Insu...*, leçon du 8 février 1977.

¹³ Le champ (trou) délimité, dans le nœud borroméen mis à plat, par R et I, est celui de la Jouissance de l'Autre ; c'est aussi, dit Lacan, le seul « vrai trou ». Pourquoi ? Est-ce parce que dans cette mise à plat il se situe à l'opposé du symbolique en tant que lieu de l'Autre, et qu'il ne peut y avoir d'Autre de l'Autre, « ce que veut dire A barré ? ». Est-ce donc que cette $\bar{J}\bar{A}$, qui n'existe pas puisque A est barré, « il faudrait tâcher un peu de l'incarner » pour interroger notre pratique avec la psychose ? Cf. « Ouverture de la section clinique », 5 janvier 1977, *Ornicar* ? n° 9.

Fig. V-8

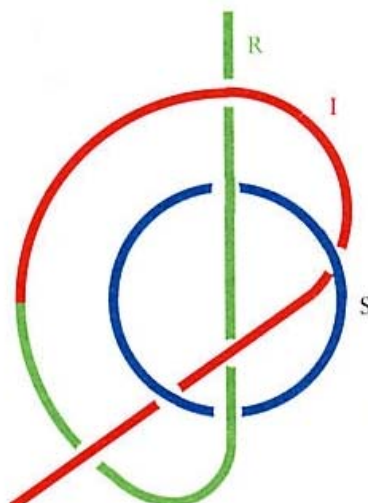
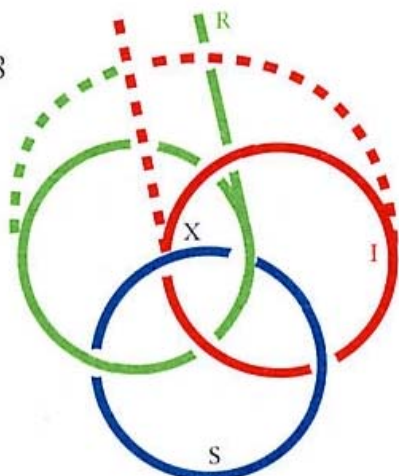


Fig. V-9

Fig. VI-1

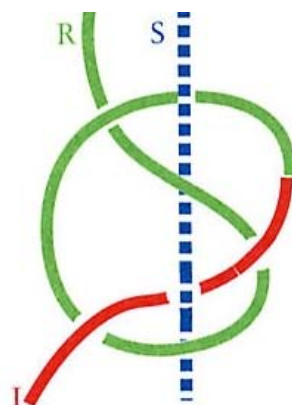
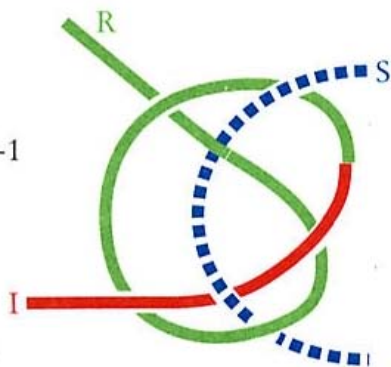


Fig. VI-2

D'un seul trait Lacan a ainsi figuré l'engendrement du réel, que l'on voit prolonger l'imaginaire (8 février), en refermant le champ x qui s'était ouvert. Or en donnant corps à ce qui est le « vrai trou¹⁴ » de la $J\mathring{A}$, le petit schéma figure ce qui se passe dans la psychose : c'est dans ce vrai trou que surgissent les voix, les hallucinations, comme étant du réellement imaginaire, un réel (le réel des voix, ou celui du regard) incluant l'imaginaire délirant. Peuvent y apparaître aussi les signifiants forclos, rendus réels par leur irruption dans le réel (que seul l'imaginaire permettra de penser ou de percevoir). Parce que ce réel où apparaissent les phénomènes délirants, est tout spécialement suspendu au corps vivant (l'imaginaire), le psychotique est l'objet de la jouissance de l'Autre qu'il incarne en tant que regardé, écouté, su, par l'Autre.

Dans le réel, il y a des corps ; dans l'imaginaire, ça rêve et ça fait des cauchemars, ces corps. Chacun se poursuit dans l'autre, l'imaginaire des corps, appendices de la vie, se poursuit dans le réel. En figurant cette continuité, le

¹⁴ Ce « faux trou, complété par une droite infinie, c'est l'inhibition dans la pensée à l'endroit du nœud ». J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, leçon du 13 mai 1975.

petit schéma de Lacan montre que la fermeture du champ de la jouissance par la continuité I-R donne corps à cette jouissance ; c'est le cas dans la psychose. La manœuvre de l'analyste utilise cette continuité, que la cure aura produite. Ainsi l'analyste peut intervenir réellement sur l'imaginaire de l'hallucination pour l'articuler à l'imaginaire délirant ou pour le réduire au symbolique. Ou bien interviendra-t-il par la voie d'une intuition imaginaire afin d'atteindre le réel du cauchemar (la jouissance maternelle) et le lier à l'imaginaire de la rêveuse, construisant ainsi un bout de symbolique. Et par conséquent une possibilité de refoulement.

Le dessin animé

Du corps, l'orifice constitue l'imaginaire. Un imaginaire qui peut se nouer avec un symbolique, mais qui chez l'autiste ne se nouera qu'à quelque réel pulsionnel continu, sans coupure — tel celui de la grande bouche ouverte, prête à dévorer ce jeune autiste, et qu'a pu figurer (en guise de schéma) l'hallucination qui le saisit un jour à l'instant même où il ouvrirait sa porte, hallucination d'un dessin animé à la place exacte de cette porte grande ouverte. Une hallucination qui fait en même temps barrage au vide où basculer, face à l'ouverture du champ d'une jouissance maternelle impossible à refouler ; l'imaginaire de cette gueule ouverte se plaque sur le réel de la jouissance, sans s'y nouer ni s'y rabouter, mais s'y identifiant. Trou fermé, point noué ou tore bouclé, la grande bouche est ce trou R du vivant par où fuit la vie, et avec lequel s'unit et se confond l'imaginaire du corps. L'imaginaire fait ici avec le réel un faux trou où chuter, un faux trou qu'aucun symbolique, qu'il soit droite infinie ou anneau, n'empêchera de filer en floche dans le vide.

Si, dans le schéma de Lacan, c'est l'anneau de S qui enlace la continuité R-I, qui la retient et l'empêche de filer, le dessin animé de l'autiste figure l'excès d'une jouissance (pulsionnelle et originaire confondues¹⁵) trop présente et impossible à refouler, qui rompt les brins I et R non pas au milieu de S, mais quelque part en deçà de S, et qui ouvre le champ x. I et R ne se sont pas alors raboutés ni prolongés, mais ils se sont identifiés l'un à l'autre en un seul brin : tout autre imaginaire est identifié au crocodile maternel, la grande bouche ouverte n'a ni lèvres pour interrompre le flux de lait ou de phonèmes, ni enclos des dents pour sectionner le mamelon nourricier. Elle s'ouvre sur le néant.

La cure devrait permettre de distinguer¹⁶ l'un de l'autre les brins confondus ; elle distinguera l'*imaginaire* du corps englué dans le réel pulsionnel,

¹⁵ Voir chez Freud des remarques concernant l'excès d'investissement du système P-Cs pouvant conduire, devant l'impossibilité du refoulement, à un passage des perceptions internes à l'extérieur du système (Lettres 20 à 25 de Freud à Jung, 1907, dans la *Correspondance* vol.1, Paris, Gallimard, 1991.)

¹⁶ J. Lacan, *Le moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 9 mai 1978. « [...] arriver à distinguer, dans une psychanalyse, la béance entre I et R, entre le réel du tissu (qui fait matière dans la pensée) et sa représentativité ».

du *réel* de la gueule ouverte, rendu visible par le dessin animé. Le raboutage (ou épissure) entre I et R ne sera possible qu'une fois opérée leur distinction ; alors la prolongation de l'un par l'autre pourra avoir lieu, qui consumera l'identité (ou l'équivalence) dont ils maintenaient l'ouverture du champ de la jouissance. Et le champ de la JA se refermera, ce qui mettra fin à l'équivalence des brins I et R.

L'épissure que l'on fait, dans l'autisme ou dans la psychose, entre R et I, comme celle que l'on en fait dans le cas de la névrose entre S et I, modifie chacune des consistances l'une par l'autre à mesure qu'elle en raboute chaque brin l'un à l'autre. Le réel devient plus visible, l'imaginaire du corps devient plus apte au fantasme. D'un trait le dessin animé rendrait alors visible le point où était fixé le sujet, en arrêt sur image, sur la bouche de l'enfant grande ouverte contre un sein sur le point de l'avalier.

En raboutant I et R, la manœuvre de l'analyste lui fait incarner la béance du champ qu'avait ouvert leur rupture. La mise en continuité produite par ce raboutage, qui met fin à leur équivalence, constitue un *rapport* entre le corps vivant R et le vu de son dessin I, un *rapport* qui les maintient distincts. C'est ce *rapport* qui permet d'incarner l'inexistence de la JA, l'incohérence d'un réel où le bord des lèvres ne suce que du vide. Du même geste qui ferme le champ de cette jouissance dérégulée, on l'empêche de glisser entre les dessus dessous des brins I et R qui le délimitaient et de filer dans le vide. L'inexistence prend corps, la béance se fragmente ; à l'opposé extrême du « faire le semblant d'objet », le réel de la présence de l'analyste, réel symbolique, joue la partie d'un symbolique qui maintient à la fois la continuité I-R et la fermeture du champ de cette jouissance qui aura pris corps.

En jouant cette partie, l'analyste joue celle du symptôme. La cure se déplie, après-coup, comme le nœud à quatre que dessinait Lacan le 18 janvier 1977¹⁷, avant d'en venir à son petit schéma qui donne corps à la JA.

¹⁷ J. Lacan, *L'insu...*, *op. cit.*

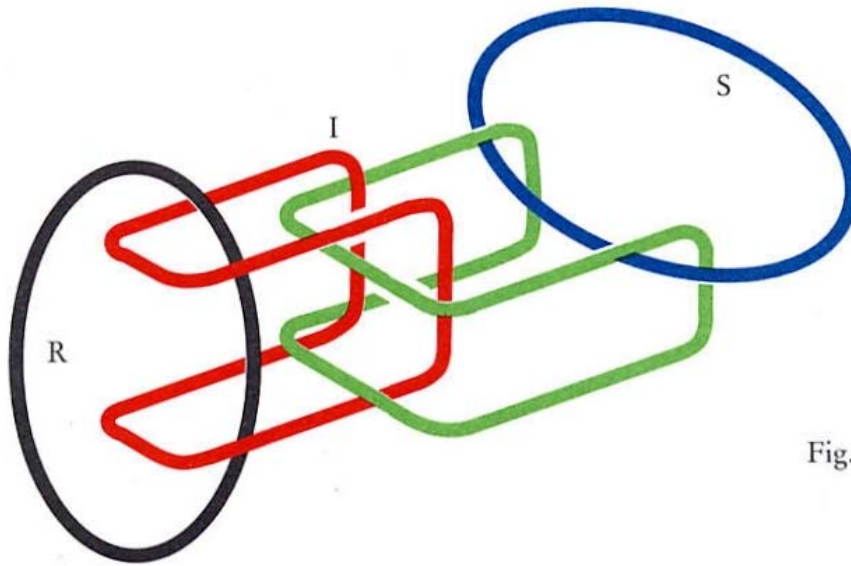


Fig. V-7

Pour accéder à I il faut passer par R : pour atteindre l'autre spéculaire, dans certaines cures, il faut traverser d'abord le réel des hallucinations, le réel du symbolique des mots, le réel du transfert. Mais, à l'inverse, il faut passer par I si l'on veut accéder à R, ce qui nous montre que le réel ne peut ni se toucher ni se penser ni se voir. On ne peut que l'imaginer. Imaginer le réel est très difficile, il nous échappe sans cesse ; à imaginer ce qui lui échappe, la pensée s'engluie dans l'imaginaire et se prend d'aversion pour le réel, qui est lui-même forclusion du sens. C'est pourquoi l'un des noms de l'imaginaire est inhibition¹⁸ ; la cogitation¹⁹ et l'élaboration théorique s'en affectent et l'analyste peine sur les articulations symboliques que nécessite sa pratique. Pourtant, malgré cet embarras de la pensée qui est affaire d'orifice²⁰ (soit de l'imaginaire comme corps), il lui faut bien jouer sa partie. La jouer avec son dire, qui est aussi bien geste, geste de raboutage, que paroles.

Rapport et équivalence

Dans ce moment d'une cure où la manœuvre de l'analyste a rabouté imaginaire et réel, et les a enlacés avec son dire (avec du symbolique), la continuité imaginaire-réel, retenue par le symbolique de ce dire, forme un huit qui ne peut filer en floche comme un simple rond de ficelle.

Or ce huit que retient le rond S est avec lui dans une relation de réversibilité ou d'équivalence²¹ ; le huit et le rond, ici la Jouissance de l'Autre et

¹⁸ J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, leçon du 13 mai 1975.

¹⁹ *Ibidem*, leçon du 8 avril 1975.

²⁰ L'inhibition est une droite infinie qui fait cercle avec le rond plié de l'imaginaire, elle fait avec lui faux trou de l'orifice qui constitue l'imaginaire comme corps (13 mai 1975).

²¹ J. Lacan, *Le séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, leçon du 17 février 1976, version établie par l'Association lacanienne internationale. De même, le huit obtenu par ratage du nœud, ratage que vient réparer le sinthome au lieu même de l'erreur, est équivalent du sinthome lui-même qui le retient de se défaire : « Il y a donc strictement *équivalence* » entre le huit issu du

le symbolique, sont équivalents ; équivalence signifie *non-rapport*. Il n'y a donc pas de *rapport* sexuel pour les corps parlants, pour les corps parlant de ce qu'ils rêvent. Le petit schéma de Lacan écrit le *non-rapport* sexuel entre le corps vivant R-I, et le langage S. Mais n'y aurait-il pas un *rapport* (sexuel) entre le corps réel et vivant R-I de l'autiste et ce champ ouvert par l'identité de l'imaginaire au réel en deçà d'un symbolique absenté ? Corps et champ ne sont pas équivalents, même s'ils sont à cette même place R-I, un *rapport* les lie donc l'un à l'autre.

Allons un peu plus loin. Si une équivalence du son et du sens (R-I) ne peut produire d'équivoque du sens, l'équivalence des ronds persiste, sans *rapport* autre que d'équivalence. Mais une rencontre borroméenne reste possible (et de s'écrire, cessera) : si un point d'un rond en touche un autre sur chacun des deux autres, en un point où ils se noueront ou se dénoueront, ce sera le point d'équivoque coïncidant avec l'équivalence des ronds. Il est donc possible que l'équivoque coïncide avec l'équivalence. Or la jonction I-R que propose Lacan est antinomique d'une rencontre borroméenne : chacun n'est plus seul et noué aux deux autres, mais deux d'entre eux sont raboutés, épissés de telle sorte que chacun soit transformé intimement par l'autre.

Imaginer le réel dit que l'imaginaire est la seule consistance capable d'appréhender le réel. Si la jonction I-R s'équivaut au rond S qui l'enlace, elle est en soi une non équivalence entre I et R, un *rapport* donc, un *rapport* entre I et R tel qu'ils peuvent se transformer l'un en l'autre et réciproquement, voire s'engendrer chacun à partir de l'autre. Le *non-rapport* entre I-R et S n'exclut donc pas le *rapport* entre I et R ; le schéma de Lacan écrit à la fois le *non-rapport* et le *rapport*. *Non-rapport* entre le corps vivant qui rêve R-I et le langage S, *non-rapport* entre la JA hors langage, incarnée par la jonction R-I, et le signifiant S. *Non-rapport* signifie pas de *rapport* sexuel autre que l'inceste avec la mère²², figuré par la jonction ou *rapport* I-R. Ou bien figuré par une jonction corps JA L'interprétation du cauchemar, par intuition imaginaire, intervenait sur le réel d'une jouissance à refouler, plus impossible qu'interdite, celle de l'inceste maternel. Le raboutage qui distingue imaginaire et réel par le geste même qui les raboutait ensemble, dans le dessin animé, contrevient au dérèglement d'une jouissance pulsionnelle originaire impossible à refouler, et au *rapport* de cette jouissance dérégulée avec le corps de l'autiste. Interprétation

ratage du nœud et le rond du sinthome qui le retient ; ils sont réversibles. Et « [...] il n'est pas difficile de suggérer que quand il y a *équivalence*, c'est bien en cela qu'il n'y a pas de *rapport*. » C'est la question du *non-rapport* sexuel qui s'écrit ici.

« Car il est bien sûr que si nous disons que le *non-rapport* relève de l'équivalence, c'est dans la mesure où il n'y a pas équivalence que se structure le *rapport*... » Il y a donc à la fois *rapport* sexuel et pas *rapport*. Lacan fait allusion ici au ratage du nœud et à sa réparation par le sinthome, qui est « le seul réduit où se supporte ce qu'on appelle chez le parlêtre, chez l'être humain, le *rapport sexuel* »

²² J. Lacan, *L'Insu...*, Leçon du 18 janvier 1977.

comme raboutage, avec des effets différents, traitent le *rapport* avec du *non-rapport*.

Une question se pose maintenant. L'imaginaire peut-il se distinguer de lui-même ? Lorsqu'il est épissé à quelque S (pour faire l'interprétation S-I) ou à quelque R (pour incarner la J \bar{A}), est-il le même ? Lorsque les orifices corporels qui le constituent se superposent au trou du vivant R sur lequel se referme la gueule de crocodile, ou bien au trou de l'*urverdrängt* de S que touche le cauchemar, est-il le même ?

Le geste de raboutage demande à distinguer dans une cure imaginaire et réel, à distinguer par conséquent la béance qui les sépare, qui sépare le réel du tissu²³ (matière dans la pensée) et sa représentativité. Lieu où le réel est aversion du sens, la béance est lieu de l'impossible du *rapport* sexuel et de la jouissance à refouler originairement. Mais ce geste demande aussi à distinguer l'imaginaire noué borroméennement, de l'imaginaire rabouté ou épissé au réel. De distinguer par conséquent l'imaginaire de lui-même.

Donner corps à la J \bar{A} absente, est imaginer cette face incohérente du réel qui n'est nouée à rien, et qui est la structure. Tenter d'écrire à la fois le *non-rapport* sexuel et ce qui est le dernier réduit du *rapport* sexuel, l'inceste maternel, c'est, au-delà de l'inhibition à penser, tenter d'écrire la structure.

²³ J. Lacan, *Le moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 9 mai 1978. Le réel est un tissu ; et donc la matière même du nœud, c'est-à-dire la façon dont le nœud fait dans la pensée matière, est étoffe, tissu, en d'autres termes elle est étendue, corps, dans la pensée. Étendue au sens où elle est corps imaginé. Etoffe, elle vaut bien coupure, coupure pulsionnelle. Car cette étoffe de la pensée il faut bien l'imaginer — que le tissu soit particulièrement lié à l'imagination, cela se rencontre seulement dans la coupure. Le tissu ne peut s'imaginer qu'au niveau de sa coupure, seule façon de contourner l'inhibition.